

une grosse puissance financière, qu'elle nous a donné sans marchander son appui lorsque nous avons fait, l'an dernier, notre spéculation sur les blés de Hongrie et quel concours efficace elle peut encore nous fournir, le cas échéant.

—J'apprécie hautement les services que le Comptoir Munichois nous a rendus et j'espère bien que nos bons rapports continueront.

—Vous savez que M. Robert Fürst occupe déjà une place prépondérante dans l'administration du Comptoir dont son père est le directeur. Ce n'est que justice, car ce jeune homme, bien qu'à peine âgé de trente ans, est fort habile pour mener à bien les opérations les plus délicates.

—Or, Mlle Lucie a fait, sur ce garçon, en apparence si calme, une impression extrêmement vive. Cette fois surtout—il y a un an qu'il n'était pas venu à Colmar—j'ai remarqué qu'il était très ému en revoyant votre fille... D'ailleurs, il n'a pas pu s'empêcher de me confier ce qu'il éprouve...

—Je crois donc pouvoir me permettre de vous demander si vous ne verriez pas d'inconvénient à recevoir chez vous M. Robert Fürst et si vous seriez disposé à lui laisser espérer qu'une demande en mariage serait bien accueillie.

Après quelques secondes d'hésitation, M. Werner répondit :

—Je suis convaincu que M. Robert Fürst est, financièrement parlant, un parti brillant. Mais je vous avoue qu'avant de l'avoir comme invité, je n'aurais pas été fâché de savoir qu'il avait des vues sur ma fille... Ceci demande une courte explication.

Comme je vous le disais, il y a un instant, je suis enchanté d'entretenir de bons rapports avec la banque Fürst, mais je ne me considère pas comme son obligé, car

elle fait des affaires avec moi comme avec tout le monde et ne travaille pas pour rien. En tout cas, il n'y a pas lieu de mêler les affaires de banque et les questions de sentiment.

—Je n'ai aucun grief contre la famille Fürst, le jeune homme ne me fait pas mauvaise impression. Mais je vous avoue qu'un mariage en Allemagne ne serait pas mon rêve. Notre éducation, notre mentalité ne ressemblent pas à celles de nos voisins d'outre-Rhin. Pour que je me résigne à une telle union, il faudrait que ma fille la désirât bien vivement.

—D'autre part, on a beaucoup parlé de guerre ces temps derniers. Je suis optimiste et je suis persuadé que les choses s'arrangeront au mieux. Si, cependant, les événements me donnaient tort, je vois difficilement ma fille au bras d'un ennemi de la France.

—Ne comptez donc pas sur moi, mon cher ami, pour intervenir en faveur de votre candidat. Néanmoins, je ferai en sorte de savoir ce que Lucie pense d'un tel projet... Je vous communiquerai mes impressions en temps voulu.

—Si ma soeur était ici, mon cher Anselme, approuva Mlle Heintz, elle aurait parlé comme vous venez de le faire... On ne manie pas les affaires de sentiment comme les affaires commerciales...

—Je n'insiste pas, interrompit M. Hirtzmann piqué. Mais soyez certains que, en me faisant l'avocat de Robert Fürst, j'ai été poussé uniquement par mon amitié pour la famille Werner...

—Chut ! fit la vieille demoiselle, voici nos jeunes gens.

Toute la bande joyeuse venait, en effet, d'apparaître, Lucie en tête avec Robert Fürst suivis du cousin Hantz, de Mlle Schmidt et de tous les autres.

Depuis plus d'une demi-heure effective-